

Il a été tiré de cet ouvrage cent exemplaires réservés
aux membres de l'association Les éditions du Chemin de fer,
numérotés de 1 à 100, constituant l'édition originale.

Eric Pessan

Un matin de grand silence

vu par
Marc Desgrandchamps

© Les éditions du Chemin de fer, 2010
www.chemindefer.org
ISBN : 978-2-916130-25-5

les
éditions du
Chemin
de fer



ce matin, le monde a une fragilité nouvelle

C'est un matin de grand silence, comme recouvert par une épaisse couche de poussière. Le son ose à peine se propager. Le moindre raclement de gorge le moindre heurt le moindre froissement se répercutent avec violence dans l'appartement déserté. Les oreilles du garçon vibrent, il perçoit nettement les battements trop rapides sous sa poitrine, il ne bouge plus du tout, écoute son cœur. L'extérieur n'est qu'un grondement étouffé par le double vitrage. Les fenêtres soigneusement fermées filtrent les bruits de circulation. L'immeuble semble vidé de ses occupants. A petits pas, la journée s'avance. Il est 9h30, les gens travaillent font leurs courses dorment encore. Ce matin, le monde a une fragilité nouvelle. Le garçon pourrait tout autant être le dernier survivant d'un cataclysme, il a lu des romans qui débutent ainsi : un homme se réveille et il est seul,

l'humanité a disparu, annihilée par un virus, une épidémie, expatriée massivement sur une autre planète, décimée par les radiations ou victime d'une mystérieuse machination que le héros tâchera d'expliquer. Des films ont été tournés sur le sujet, le garçon en a vu certains ; le survivant marche dans les rues abandonnées, entre dans les magasins et peut s'emparer de ce qu'il désire, glisse à son cou d'absurdes parures de diamants, finit toujours par rencontrer deux autres survivants, un couple, et alors il faut s'entretuer pour l'ultime femme,

mais ce n'est pas ça, pas du tout,

s'il passait par la tête du garçon de sortir, il croiserait des êtres humains dans les ascenseurs dans le hall sur les trottoirs. De la fenêtre, s'il le désirait, il pourrait observer les voitures tout en bas, les vélos les autobus les scooters les promeneurs du matin avec leurs chiens la voiture jaune du facteur. La vie. Le monde, il continue, il va, il éructe bruyamment, il se presse. Le monde tourne sur lui-même à son rythme habituel, le garçon le sait. Rien n'a changé et tout change. L'unique nouveauté dans le monde, ce matin, c'est que le garçon est seul. Tout seul,

abandonné ?

la vie. Le monde, il continue, il va



il regarde l'heure, de nouveau, 9h30 passées peut-être d'une minute. Ses parents ne l'ont pas réveillé, sa mère n'a pas préparé le petit-déjeuner, personne n'a fait chauffer son lait chocolaté au micro-ondes, personne n'a protesté lorsqu'il a enfilé son sweat-shirt préféré, le gris avec la capuche, élimé aux coudes et taché sur le devant, sa mère n'a pas râlé qu'il remette cette loque, elle ne lui a pas dit qu'il allait voir, qu'elle allait le mettre à la poubelle ce chiffon, personne n'a prononcé un mot ce matin, personne n'a ouvert en grand les stores de sa chambre en disant *Debout là-dedans* d'un ton rieur, ou en chantant d'un air martial, *Debout les gars, réveillez-vous, il va falloir en mettre un coup*, personne ne l'a embrassé alors qu'il se pelotonnait dans son lit,

le garçon est seul,

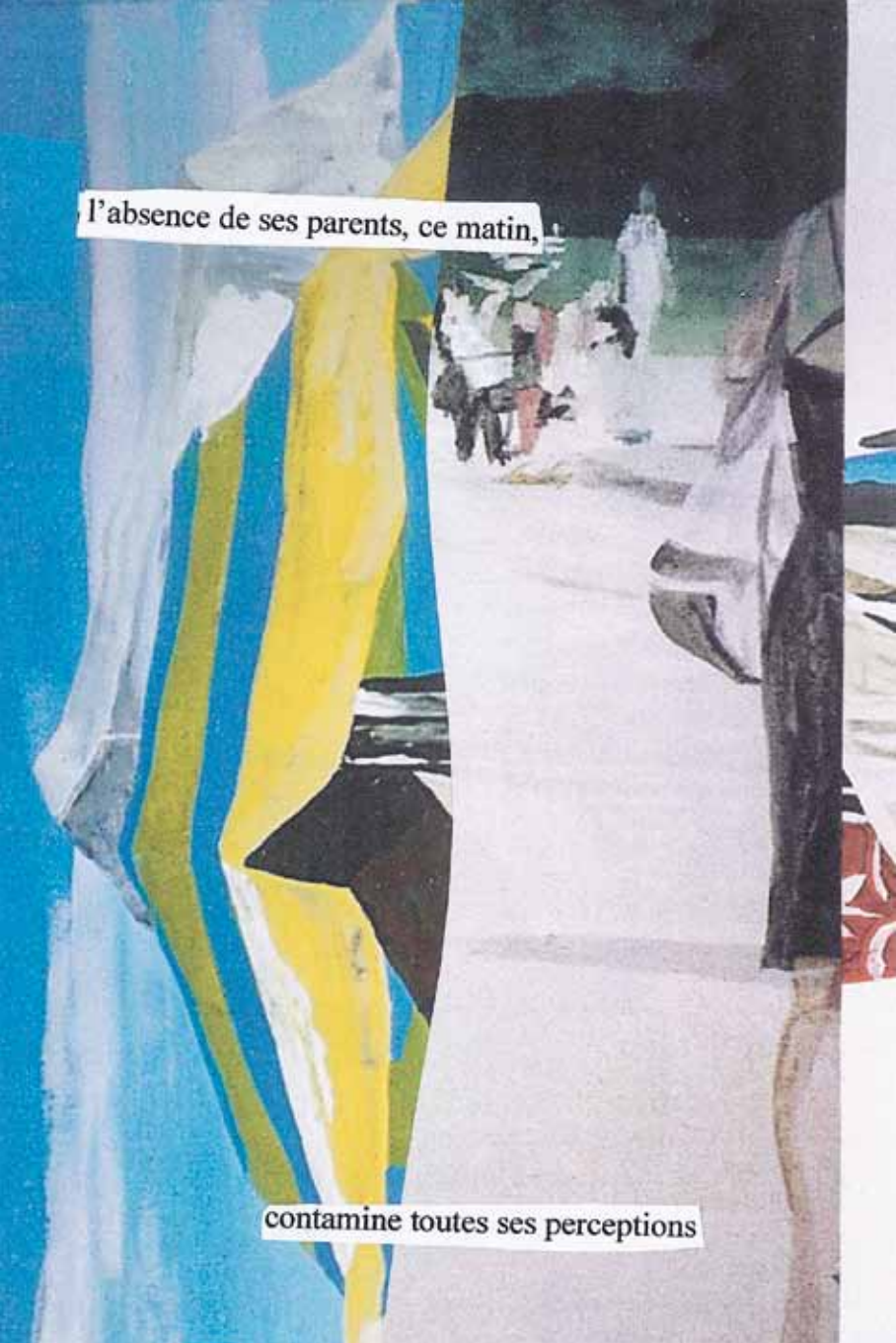
ses parents ne sont plus là, il a été réveillé par la lumière du jour, il s'est lentement levé, il s'est habillé avant d'aller aux toilettes, il a pissé en visant bien, le jet doit porter sur la faïence à la lisière de l'eau, de manière à ne pas éclabousser en évitant d'être bruyant. Son père, toujours, on l'entend pisser depuis le salon, une vraie cascade. Il s'est rendu dans la cuisine, il a lu l'heure sur l'horloge à pile, celle qui est encadrée de plastique imitant le bois,

il a raté l'école,

il le savait, en se réveillant il a su qu'il était déjà tard, il a été étonné par le silence de l'appartement d'habitude si bruyant. Dans une version sonore du jeu des sept différences, il faudrait noter que la radio est éteinte, que la douche ne coule pas, que la cafetière ne siffle pas, qu'aucune porte ne s'ouvre, qu'aucune chaise ne ripe sur le carrelage de la cuisine, qu'aucune cuillère ne touille aucun liquide et qu'aucune voix ne lui demande de se dépêcher. Les sept différences, le garçon pourrait les décliner sens par sens. Son nez lui raconterait la même évidence que ses yeux ou ses oreilles : pas d'odeur de vapeur chaude en provenance de la salle de bain, pas de mélange entre l'odeur du café et le parfum dont s'inonde sa mère, pas de pain grillé, de laque pour faire durer la mise en plis, d'après-rasage, de chocolat chaud. L'absence de ses parents, ce matin, contamine toutes ses perceptions. L'appartement est silencieux inodore insensible creux, l'appartement est un trou. Le garçon ferme une seconde les yeux de peur de basculer dans ce trou,

c'est comme un vertige, l'appel du vide, puis ça passe,

le garçon a faim, il ouvre le frigo, se sert un bol de lait, renonce à l'idée d'ajouter une cuillère de chocolat

A painting of a street scene. In the foreground, a striped awning in shades of blue, yellow, and white hangs down. The background shows a street with several figures, including a person in a white coat and another in a dark coat. The style is expressive and somewhat abstract.

l'absence de ses parents, ce matin,

contamine toutes ses perceptions

et de le réchauffer au micro-ondes, il se sent trop feignant, d'autant plus que le lait il l'aime mieux froid, d'autant plus que le ronflement du micro-ondes et le bip bip final pollueraient la blancheur du silence. Il prend le beurre, un pot de confiture de fraises, un couteau et s'assoit. Sur la planche à pain un reste de baguette de la veille s'effrite lorsqu'il le coupe. La pensée qu'il faut se relever pour faire griller les tartines est dissuasive. Dans le grand calme de l'appartement, le garçon mange en veillant à mâcher la bouche fermée. En l'absence des parents, de nouvelles règles abolissent les anciennes. Il mange furtivement, pieds nus sur le carrelage. Quittant la table, il prend soin de soulever la chaise, il la repose au sol avec une lente précaution. A peine entend-il un petit toc lorsque les pieds en bois effleurent le carrelage. La grande aiguille de l'horloge n'a pas accompli grand-chose depuis le dernier coup d'œil. Délivré du bruit et de l'agitation, le temps passe plus lentement, contaminé lui aussi par la mollesse du silence. Mardi, songe-t-il. Un instant il reconstruit un jour ordinaire, il est au collège, en cours de mathématiques, assis aux côtés de Thomas, écoutant une leçon ou classant des fractions en prenant soin de les réduire au même dénominateur. Mardi, c'est algèbre, la géométrie c'est vendredi,

le garçon ferme les yeux, encore,
il a deux heures de maths puis deux de sport puis il mange à la cantine puis il a un peu de temps avant de faire une heure de musique et une heure d'histoire-géographie ensuite il rentre, il finit plus tôt le mardi, il rentre retrouver sa mère, ils discutent un peu, il prend son goûter et il va faire ses devoirs, sa mère passe plus tard pour jeter un œil sur son cahier de textes, il est grand pourtant mais sa mère ne le lâche pas, *Je m'occupe de toi, dit-elle, on ne pourra pas me reprocher l'inverse, tu es autonome c'est bien, mais je reste ta mère. On voit tellement d'enfants livrés à eux-mêmes,*

etc,

sa mère est assez bavarde et elle a des principes pour tout. Il a beau être bon à l'école, très bon, brillant même, sa mère refuse de lui faire confiance, elle lui rabâche de vieilles histoires, un deux sur vingt en géographie en début d'année, un huit en français. Au conseil de classe les professeurs ont pourtant convenu qu'il s'agissait d'accidents sans gravité, que le garçon détient la meilleure moyenne de la classe, sa mère refuse de lui faire confiance. *Fais voir ton exercice d'anglais,* elle demande, *tu as appris ta leçon de SVT ?* Les rares mauvaises notes, le garçon, il sait bien d'où elles viennent,

il est le seul à savoir ce qui s'est passé ces matins-là, lorsqu'il s'est retrouvé devant une copie et que son esprit ne parvenait pas à se fixer,

mais pas du tout,

pas à lire ni à comprendre la question. On ne peut pas toujours penser à l'école, pas toujours être disponible. La leçon de géographie, par exemple, il la connaissait parfaitement, il avait juste autre chose en tête, ce jour-là, des choses bien plus importantes, il avait bien vu qu'il n'arrivait pas à travailler, c'était comme s'il était coupé en deux, une partie de lui voyait l'autre sagement assise devant une copie ; et celle qui flottait invisible dans la classe n'arrivait pas à comprendre pourquoi l'autre s'acharnait à demeurer immobile devant un morceau de papier. Et puis, il avait mal au ventre le jour de l'interrogation, sa mère le savait bien. Le garçon passe de la cuisine au salon, il chasse le collège de ses pensées. Il sèche ce matin, mais ce n'est pas sa faute, c'est la faute à ses parents qui l'ont abandonné sans un mot, sans un avertissement. Il ne pourra pas être tenu responsable. Sa mère, il ne lui en veut pas, elle le surveille pour son bien, elle veut le meilleur pour lui, il le sait, elle est toujours malade, il la plaint, elle est si fatiguée, elle veut son bonheur, elle

n'a pas pu étudier autant qu'elle le souhaitait, elle a été placée jeune en apprentissage, elle n'a pas eu de chance,

le garçon si,

il a de la chance d'avoir des parents comme les siens. Il regarde le téléphone un instant et le téléphone le regarde de sa diode rouge. Peut-être devrait-il appeler au collègue pour prévenir qu'il est absent ? La diode cligne de l'œil. Sur son socle, le téléphone ressemble à un visage borgne et souriant : le nez permet de l'allumer ou de l'éteindre, on parle dans une sorte de bouche arrondie vers le haut et l'appareil a un œil qui pulse doucement. Le garçon se demande si le type qui a dessiné ce téléphone a fait exprès de lui donner l'apparence d'une figure. Il tend une main vers l'appareil, renonce, se ravise, prend le combiné et le repose. L'appareil émet un signal sonore qui mord ses doigts. Tant de gestes contradictoires l'ont fatigué. Il hésite à s'asseoir sur le canapé et à allumer la télévision, il ne se sent pas capable d'en subir le déferlement. Il va vers la baie vitrée,

regarde,

longtemps les toitures orange des pavillons au loin, le château d'eau surmonté de relais pour les portables,



on a construit une ville entière au loin

le passage des véhicules, l'arrêt du bus qui mène au centre-ville, les arbres sans feuilles. A l'angle d'un immeuble, il devine le petit parc où il jouait il n'y a pas si longtemps encore avec ses amis. On a construit une ville entière au loin. La rue pourrait se trouver à des milliers de kilomètres de lui. Il imagine, il serait sur une planète sans atmosphère, il verrait par les hublots de son vaisseau le paysage, il n'aurait pas de scaphandre pour sortir. Ce qui est à un mètre est définitivement hors de portée. Il pense aux enfants-bulle, il pense encore aux films de science-fiction qu'il a vus, il pense à ces histoires d'enfants cachés durant la guerre. Les caves, les placards. Il ne peut pas mettre un pied dehors. Il est coincé dans l'appartement déserté,

seul,

caché et clandestin, il veut profiter pleinement de chaque seconde de son étrange liberté silencieuse. L'appartement est un fossile, un coquillage pétrifié enfoui dans le limon. Le temps verse ses siècles, l'appartement se minéralise, subit les pressions de la roche, s'endurcit, il sera difficile de le déterrer. La tapisserie, le garçon la fixe longtemps, celle du salon, aux motifs de feuilles vert-brun sur fond crème, les entrelacs les vrilles ces dessins complexes si familiers. Les feuilles

jouent avec l'œil, sautent au premier plan, flottent devant le mur puis repartent en arrière comme un film en relief hésitant, un effet un peu foireux. L'illusion ne fonctionne que si le garçon fixe le centre d'un lé. Celui qui a posé ce papier peint ne s'est pas préoccupé de faire coïncider les motifs bord à bord, les volutes végétales se coupent net tous les cinquante centimètres. Les feuilles vibrent, se gonflent lentement, comme un cœur, ou plutôt comme une peau soulevée par un souffle. Le mur est organique, le garçon ne sait plus s'il se trouve en dedans ou en dehors du grand ventre, aliment en train d'être digéré ou puce rampant sur l'épiderme à la recherche du meilleur endroit pour piquer. Les feuilles s'amuse et il s'ennuie à observer leur jeu, elles ne savent que se décrocher du mur, il n'a jamais connu pareil entêtement, il tend la main en avant pour briser l'illusion,

sa main,

ses ongles sont sales, il n'avait pas remarqué les croûtes brunes ni la crasse sur les bords, ils sont tachés jusqu'aux lunules. Brusquement ses mains le dégoutent, il ne supporte pas cette souillure brune. Il doit se laver, il y a une petite brosse dans la salle de bain avec laquelle il pourra frotter, seulement la



il ne comprend pas pourquoi ses parents

l'ont expulsé du vaisseau principal

salle de bain est au bout du couloir. Tous les appartements sont construits sur le même modèle. Le garçon se lève et demeure indécis et confus. Il est dans sa capsule, les commandes bloquées, il atteint les confins de la galaxie, il va basculer au-delà des voies repérées, d'un index crasseux il tapote l'aiguille du niveau d'oxygène, la situation est grave, dans l'espace personne ne capte ses appels au secours, il ne comprend pas pourquoi ses parents l'ont expulsé du vaisseau principal,

le sentiment d'abandon est le pire à supporter, plus jeune, il avait entendu cette histoire à la radio : un enfant abandonné par ses parents, enfermé à clé dans sa chambre, sans nourriture, qui avait survécu en grignotant la tapisserie, le papier et la colle, plus d'une semaine. Que des parents laissent mourir de faim leur enfant l'avait terrifié et il ne s'était jamais débarrassé d'une question : quel est le goût d'un morceau de tapisserie ? La question l'obsédait, il est tenté d'arracher un bout du papier pour assouvir sa curiosité mais il renonce. Il faudra qu'il fasse l'inventaire du frigidaire, des placards et du congélateur. Ses parents étant plutôt du genre prévoyant, il pourra manger à sa faim plusieurs semaines, il en est sûr. Et il ne manquera jamais

d'eau potable. La tapisserie, il la garde au cas où la situation se prolongerait trop longtemps,

il sursaute,

du coin de l'œil, il lui semble surprendre un mouvement du côté du téléphone, un grimacement sur le visage du combiné. La diode pulse régulièrement,

il regarde la fenêtre,

les rues dehors, les immeubles, les pavillons, il se demande comment c'était avant que l'on construise tout cela. Il voit le château d'eau, son antenne. Il ne sait pas à quoi sert un château d'eau, est-ce possible que toute l'eau des robinets vienne de là-haut ? Il approche le pouce et l'index de son œil, le bâtiment tient dans un petit centimètre, si petit. Combien d'autres questions ne s'est-il jamais posées ? Sans émotion, il écrase le château d'eau. Un bus passe suivi d'un vélo suivi d'une voiture rouge suivie d'une blanche et d'une autre blanche et d'une autre encore et d'une grise. Il n'arrive pas à imaginer comment c'était avant. Des bois, des fermes, des champs. Parce que c'est commode les immeubles, on a tué le pays. D'avoir approché son doigt de ses yeux augmente encore son dégoût, il doit effacer les traces sous les ongles. Il marche à pas furtifs vers le couloir, le sol est en papier, il s'immobilise un

instant. Pour aller dans la salle de bain, il faut passer devant la porte de la chambre de ses parents, fermée. Il regarde cette porte, c'est la seule pièce où les stores sont tirés, il visualise l'intérieur, le grand lit de bois sombre assorti à l'armoire, les deux chaises où ses parents déposent leurs vêtements, les deux tables de nuit, les deux lampes, la seconde télévision. Il accélère le pas, passe rapidement devant la porte et s'enferme à clé dans la salle de bain. Il frotte dur pour faire partir toute cette crasse, il a l'impression de s'arracher la peau, ça coule dans le lavabo, il a envie de vomir, il n'arrête que lorsque ses ongles sont tout à fait nettoyés,

il est propre,

assis, il prend conscience des coups au loin, quelqu'un cogne contre une cloison, des étages en dessous, les sons remontent par les murs, glissent sur les tuyaux, vibrent avec les tiges de métal noyées dans le béton. Qu'un marteau heurte la tête d'un clou et l'immeuble en répercutera l'écho. Le garçon écoute la pulsation massive, à peine audible, il se demande qui tape aussi longtemps, pourquoi les chocs sont si réguliers et lourds. Il réalise alors qu'il entend les coups de son propre cœur,

et le téléphone sonne,

la sonnerie lui arrache un cri de surprise, le silence vole en éclats coupants, le garçon ne bouge plus d'un centimètre, il retient son souffle comme si le téléphone allait sentir sa présence et se jeter sur lui. Seconde sonnerie. Troisième sonnerie et, une longue éternité brûlante plus tard, quatrième sonnerie, enfin le téléphone se tait, au bout de quatre le répondeur se déclenche. Le garçon avale une grande bouffée d'air. Il ressent une joie féroce à l'idée d'avoir dupé son prédateur. Le fauve est reparti la queue basse, le garçon a gagné, il n'écouterà pas le message, il réintègre la douceur confortable du silence,

le calme,

pour aller aux toilettes, il doit également passer devant la porte de la chambre des parents, mais il n'a plus d'appréhension maintenant, il ferme le verrou pour pisser. En sortant, il a l'impression d'entendre un son masqué par celui de la chasse d'eau. Il colle son oreille contre la porte de la chambre, mais non, rien ne bouge,

rien,

il est seul dans la capsule, il dérive là où aucune carte n'a été tracée. Il tente de reprendre le contrôle de l'appareil. S'occuper pour lutter contre l'angoisse, il



connaît le protocole. Il va dans la cuisine dans le salon dans sa chambre de nouveau dans la cuisine et encore dans le salon. Il marche pour dégourdir ses jambes, imagine ce que ce serait en apesanteur, visualise le plafond en bas, il enjambe le chambranle des portes pour passer d'une pièce à l'autre, évite de shooter dans les lustres, marche sur les murs, vole,

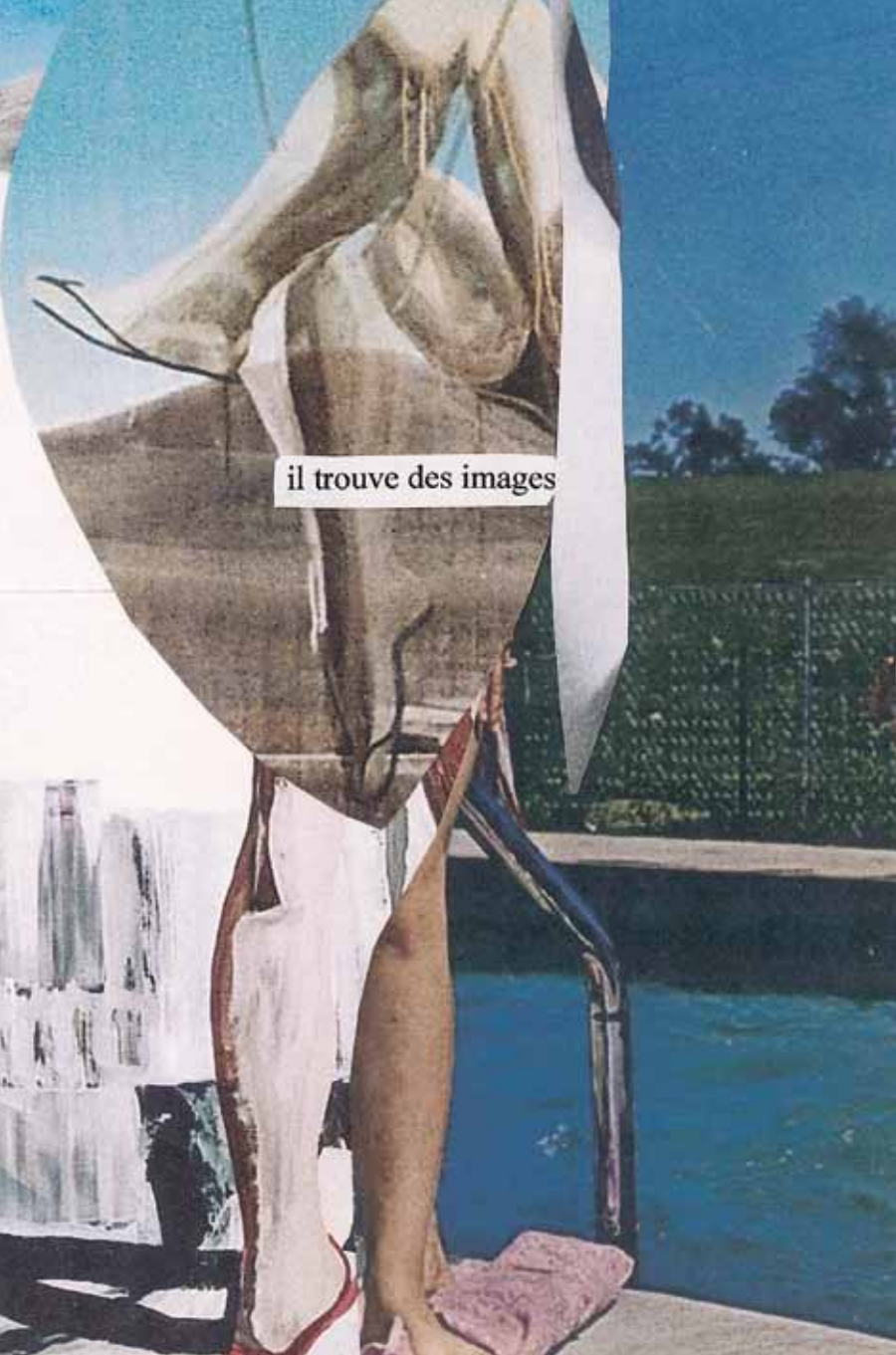
tout est possible,

il dérive dans une bulle pressurisée, il repense au goût de la tapisserie, il repense à cette autre histoire : la petite fille, en Russie, âgée de cinq ans, enfermée dans une chambre avec des chiens et des chats depuis sa naissance. Elle saute dans les jambes des docteurs en aboyant gaiement, elle grogne si elle se sent menacée, elle ne sait pas parler, elle croit qu'elle est un chien, elle lape des croquettes dans une gamelle en plastique, jamais ses parents et ses grands-parents n'ont pris soin d'elle. A la télévision, le présentateur la surnommait Mowgli, il soulignait l'horreur de la situation de sa voix grave et dramatique. Il disait abandon, il disait violence, il disait maltraitance et il insistait sur la comparaison avec Mowgli. Les immeubles de nos jours sont plus sombres et insondables que les jungles, on peut s'y perdre, on peut y abandonner cinq ans une

enfant, on peut y vivre comme un animal, on peut ne jamais en ressortir. Des jours des mois des années peut-être peuvent s'écouler avant qu'il ne soit découvert,

beaucoup de temps,

la soufflerie l'agace, il regrette déjà d'avoir allumé l'ordinateur, il n'avait jamais réalisé combien l'appareil était bruyant. Chaque son, aujourd'hui, lui écorche les oreilles, il se garde d'allumer les haut-parleurs, les divers carillons que produisent les logiciels au démarrage seraient d'insoutenables injures au silence. L'ordinateur met un temps incroyable à s'allumer, il clique alors sur l'icône d'internet puis entre le mot SEXE dans le moteur de recherche. D'un geste nerveux, il déconnecte le filtre parental. Le code, il l'avait découvert très facilement. Plusieurs millions de pages correspondent à sa recherche, il clique au hasard, chaque fenêtre ouvre sur des dizaines d'autres, il trouve des images, s'en lasse, tape SEXE VIDEO GRATUIT et déniche des extraits de films. Il ne voit rien qu'il ne sache déjà. Des corps en gros plan, des descriptifs, il note même des fautes d'orthographe sur un lien qui annonce qu'une *chaudasse adore se faire défoncée*. Plus que les images, c'est l'exaltation d'aller toujours sur de nouveaux sites qui l'excite, il a l'impression qu'il va

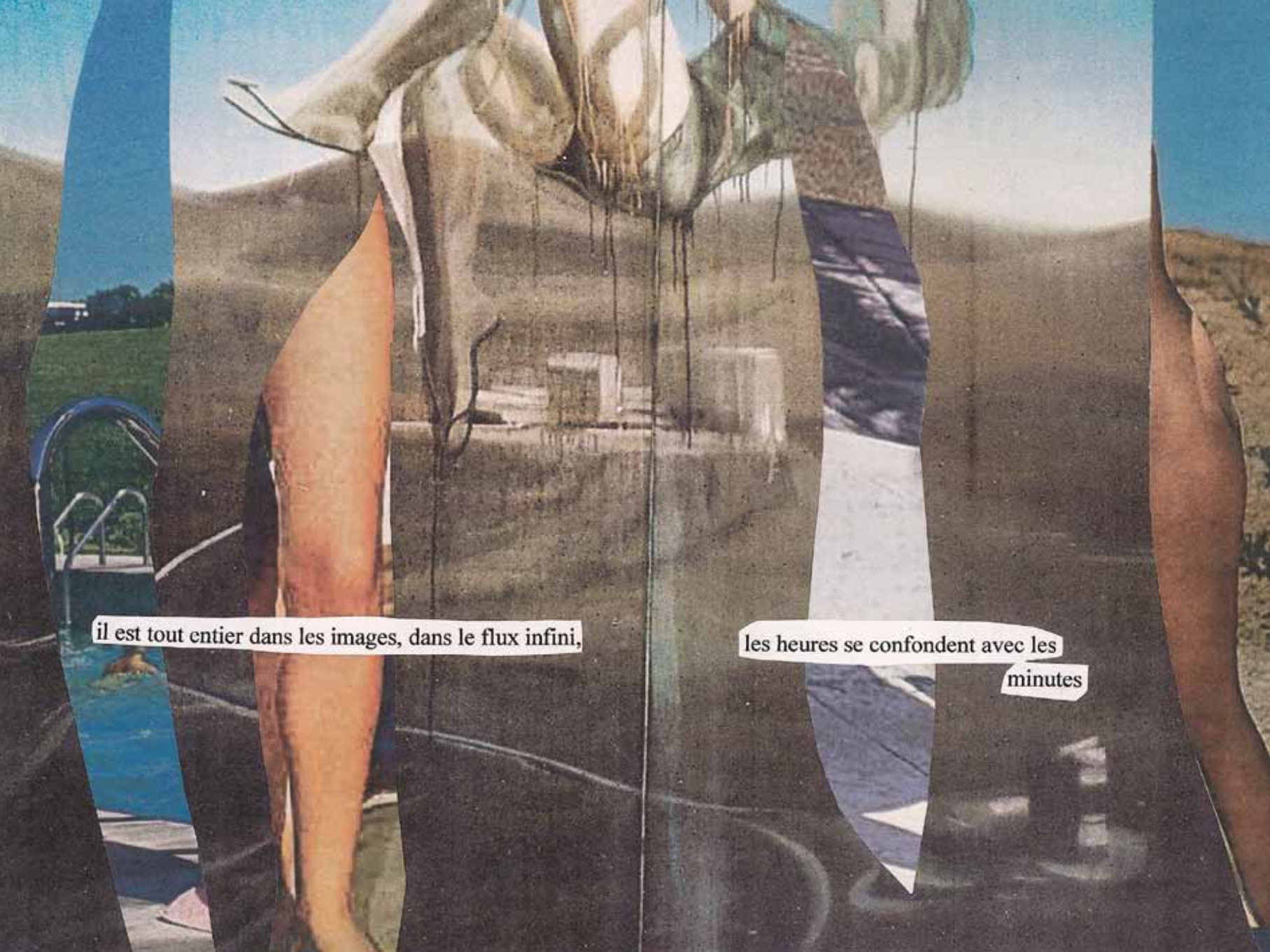


il trouve des images

découvrir quelque chose de vraiment incroyable, quelque chose d'encore plus fou que toutes ces queues dans ces chattes dans ces culs dans ces bouches. Il cherche un au-delà, une limite. Le garçon clique,

clique,

il a peut-être ouvert cent pages, plusieurs vidéos tournent simultanément, des galeries de femmes le visage recouvert de sperme défilent interminablement. Son sexe, dans son pantalon, est dur, pourtant le garçon ne s'en préoccupe pas, il est tout entier dans les images, dans le flux infini, les heures se confondent avec les minutes, les galeries n'ont pas de bornes ni de frontières, il y a toujours un espace derrière l'espace, un nouveau visage un nouveau cul un gode dans un sexe, l'espace se déploie, se noue, le garçon parfois repasse sans réellement s'en rendre compte sur des pages qu'il a déjà vues, il ne sait plus très bien s'il connaît cette bouche, ces seins, cet air faussement gourmand, il n'y a plus aucune cloison sur laquelle appuyer une épaule, plus de sol plus de cadres, il entrouvre à peine des portes qui donnent sur d'autres portes.

A complex collage of images. The central focus is a person's legs and torso, appearing to be in a pool of water. The background is a landscape with a pool and a building. The collage is composed of various layers and textures, including a blue sky, a green field, and a brown landscape. The text is overlaid on the collage in white boxes.

il est tout entier dans les images, dans le flux infini,

les heures se confondent avec les
minutes